

de bonbons, de pommes et de jouets dans une fausse armoire, qu'on ouvre à l'instant où l'on s'y attend le moins pour donner aux enfants le plaisir de la surprise. Goethe, dans son roman célèbre de *Werther*, fait allusion à cette charmante veillée. Entourée de ses petits frères et petites sœurs, Charlotte dit à l'un deux, en cachant son inquiétude sous un agréable sourire : "Vous aurez, si vous êtes sages, une bougie roulée, et encore quelque chose avec." Gloire et hosannah soient rendus à la religion chrétienne!"

LE PERE JOACHIM.

On parle beaucoup en ce moment du père Joachim qui parcourt la France, soulevant partout sur son passage l'enthousiasme de la population par des discours brûlants de patriotisme. Il prêche en plein air à des milliers d'hommes que son éloquence fait courir aux armes. Il dit que la Vendée et la Bretagne à travers lesquelles il a passé se soulèvent et s'arment pour sauver la patrie. Il regrette lui-même de ne pas pouvoir prendre le fusil et verser son sang en combattant pour la France.

ÇA ET LÀ.

Un écrivain farceur dit que Napoléon Ier choisissait pour ses généraux des hommes qui avaient un grand nez, un nez aquilin ou en bec d'aigle, et il dit que si Napoléon III eût suivi l'exemple de son oncle, il aurait eu de meilleurs généraux. En sorte que ce ne sont pas les généraux qui manquent, ce sont les nez. Il faut que la France revienne aux grands nez, ou elle est perdue; l'avenir est aux grands nez. Avis aux intéressés!

Un français discute en ce moment avec notre ami, M. Routhier, sur la Providence. Un français écrit dans *l'Événement* et M. Routhier dans le *Courrier du Canada*. Le premier croit que la Providence agit toujours par des causes humaines, par un enchaînement de faits et de choses qui produisent des conséquences logiques. M. Routhier croit que parler ainsi, c'est nier la Providence, et il apporte l'exemple des malheurs de la France à l'appui de sa thèse sur l'intervention divine.

Après avoir lu leurs articles, nous sommes heureux de leur apprendre qu'ils pensent la même chose au fond. Dans tous les cas ils devraient être les premiers à avouer qu'elle est bien bonne la Providence!

M. Routhier dont j'admire le talent et les convictions ardentes, n'a qu'un malheur, c'est que l'Institut Canadien de Montréal ne se trouve pas dans le diocèse de Québec; au lieu de fantômes il aurait des réalités à combattre; il ne serait pas obligé de passer son temps à tirer sur des cibles.

Cette discussion toute fois entre deux adversaires vigoureux fait jaillir de bonnes idées et des vérités qui ont leur place dans notre société. Ils font tous deux une œuvre utile, l'un en dévoilant le plus grand mal qui existe parmi nous, l'hypocrisie et l'impotence; l'autre en combattant un mal qui n'existe pas encore ouvertement mais qui existera bientôt par la faute de beaucoup de monde, — la libre-pensée.

Nous approuvons par exemple un français quand il dit : "Mon avis est qu'il n'y a pas dans un pays profondément religieux, vice plus dangereux, calcul plus odieux que l'hypocrisie, et que le meilleur emploi que puisse faire de sa plume un écrivain loyal, c'est de démasquer les cafards. Jamais ils n'ont été si nombreux, si osés parmi nous. Ils soufflent partout l'envie, la calomnie, ils courent sus aux honnêtes gens: il faut bien que de temps à autre on en abatte quelques-uns sur le carreau."

Seulement je me permettrai de lui dire qu'il se trompe d'adresse en appliquant ces paroles à M. Routhier, tout comme celui-ci se trompe lorsqu'il reproche à son adversaire des impiétés que je ne trouve pas dans ses écrits, du moins ceux que j'ai lus.

M. Routhier n'est pas un hypocrite et un français n'est pas un impie; du moins je le crois.

L'UNION DES CANTONS DE L'EST ET LE PIONNIER DE SHERBROOKE.

Nous oublions quelquefois de mentionner l'anniversaire de la naissance de nos journaux canadiens qui ont toutes nos sympathies. Nous avons commis cette faute d'omission au sujet de *l'Union des Cantons de l'Est* dont les travaux et les succès méritent des éloges. Ce journal renferme souvent des articles pleins d'intérêt. Il doit aussi traiter avec soin les questions qui intéressent le plus la population au sein de laquelle il existe.

L'Union des Cantons de l'Est et le *Pionnier de Sherbrooke* sont deux journaux destinés à produire un grand bien dans les townships de l'Est.

Malgré qu'ils ne s'entendent pas toujours, quoique voisins, ainsi que la chose arrive dans les meilleures familles, ils n'en poursuivent pas moins le même but avec zèle et talent. Puissent la population canadienne des townships comprendre et apprécier leurs efforts pour promouvoir leurs intérêts et travailler à leur progrès intellectuel et matériel. Aux canadiens qui se trouvent mêlés aux autres origines, il faut spécialement apprendre à lire, à étudier, s'ils veulent être respectés et considérés. Honneur donc à nos confrères qui ont entrepris de lever leurs compatriotes au niveau des autres races. Nous nous occupons fort peu des différences d'opinion qui peuvent exister entre nous et nos confrères, pourvu qu'ils cherchent et fassent le bien. Ce n'est pas là la doctrine

du *Nouveau Monde*; mais elle n'en est pas moins bonne. Heureusement qu'il existe une autre manière que celle du *Nouveau Monde* de professer et de pratiquer les préceptes de la religion et ses devoirs envers la société.

BALSAMO.

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

"Je retrouverai ma fille, mon enfant! dit avec énergie la pauvre femme. Je n'ai jamais fait de mal à personne, moi. Dieu est trop juste pour me priver de mon enfant! Oui, oui, je retrouverai Rose! Cet espoir est dans mon cœur; c'est lui seul qui me donne la force de vivre... s'il s'éteignait, mon âme partirait avec lui!"

— Calmez-vous! calmez-vous! dit Fouché en saisissant l'une des mains de la malade et en la forçant à se recoucher complètement. Veuillez seulement répondre d'une façon bien précise aux questions que je vous adresse.

— Je retrouverai ma fille, n'est-ce pas? Elle me sera rendue? dit encore Mme Bernard avec une exaltation fébrile.

— Je l'espère, dit Fouché; mais écoutez-moi et répondez à mes questions."

IX.—La mère.

"Vous m'avez dit, commença Fouché en appuyant sur son genou un carnet qu'il tenait de la main gauche, que votre fille avait quatre ans. Est-elle grande ou petite?"

— De taille moyenne, répondit la mère; mais si bien prise, si grasse, si mignonne: des mains de duchesse et des petits pieds de reine....

— Elle est blonde?"

— D'un blond admirable! Tenez, monsieur, voici une boucle de ses cheveux. Je la lui avais coupée il y a trois mois pour en faire un médaillon.... Oh! ils ne me quittent plus ces beaux cheveux soyeux que je frisais moi-même chaque soir."

Et la pauvre mère tira de son sein une boucle des cheveux de sa fille, qu'elle portait constamment sur sa poitrine.

"Oh! continua-t-elle en caressant cette boucle avant de la donner à Fouché, quand je pense que c'est là tout ce qui me reste de mon enfant, il me semble que je vais devenir folle! Ces beaux cheveux (elle les baisa,) comme elle en était fière, la jolie enfant! Te souviens-tu, Bernard? Elle passait ses petits doigts dans ses boucles dorées, et, quand je refusais de l'embrasser pour la punir de quelque faute, elle me menaçait de défriser sa chevelure! Je la vois encore.... là..... car c'était là qu'elle couchait.... voici son berceau!"

Mme Bernard désigna de la main une petite couchette d'enfant placée derrière Fouché.

Chacun des assistants obéit involontairement à ce geste, et tous les yeux se fixèrent sur ce berceau vide. Le teinturier ne put étouffer un soupir douloureux qui déchira sa gorge. Mme Bernard regarda son mari; puis tout à coup sa bouche se contracta, ses épaules frissonnèrent convulsivement, et, se rejetant en arrière, elle éclata en sanglots.

Le teinturier voila son visage de ses mains épaisses noircies par le travail. M. Gorain se tourna vers M. Gervais: les deux bourgeois paraissaient très-émus.

"Ah! murmura le propriétaire de l'avocat Danton, s'il ne s'agissait pas du roi de Prusse...."

M. Gervais lui repoussa rudement le coude.

Brune s'essuyait les yeux, tandis que Fouché, froidement impassible au milieu de cette scène de désolation, prenait rapidement des notes sur son carnet.

"Je crois, sauf meilleur avis, hasarda M. Gervais en regardant son voisin, qu'il vaudrait peut-être mieux remettre à demain pour la suite des renseignements, car il est tard.... savez-vous."

— Vous avez raison compère, dit vivement M. Gorain; d'ailleurs la prudence....

— Ah çà! fit Bernard en s'adressant aux deux bourgeois, je ne comprends rien à ce que vous avez ce soir.

— Nous?... dit Gervais en rougissant.

— Eh oui! Vous nous amenez M. Fouché qui veut bien s'occuper de notre malheur, qui nous promet de nous mettre sur la voie de notre enfant, et on dirait, à vous entendre, que vous ne cherchez qu'à nous détourner de suivre les excellents avis qu'il donne....

— Bernard!... pouvez-vous supposer... balbutia Gorain.

— Nous qui vous aimons tant, ajouta Gervais.

Vous nous conseillez de renoncer à nos recherches! dit la malade en s'échappant tout à coup ses larmes; car, au milieu de ses plus grands accès de douleur, le moindre mot relatif à sa fille attirait immédiatement son attention.

— Mais vous vous trompez.... continua Gorain en changeant de couleur; jamais, au grand jamais, nous n'avons eu l'intention.... Tenez! je parlais encore de vous ce matin avec mon épouse et nous pleurons tous deux comme deux éponges....

— Oui, oui, M. Gorain vous est fort dévoué, cela est évident, interrompit Fouché avec impatience; laissez-moi donc continuer, je vous en prie. Madame Bernard, il faut, dussé-je rouvrir toutes les plaies de votre cœur, que vous me donniez un signallement exact de votre fille."

La malade joignit les mains.

"Rose est jolie comme un ange, dit-elle. Elle ne peut être comparée à aucun autre enfant! Oh! elle est facile à reconnaître, monsieur!"

Et la pauvre mère se mit à donner, avec l'exaltation la plus vive et les détails les plus minutieux, les renseignements que réclamait le professeur.

Elle parla longuement, interrompant son récit par des larmes abondantes; mais la lucidité avec laquelle elle s'exprima fut si grande, que Fouché crut voir devant lui l'enfant dont on lui décrivait la charmante personne.

Quant la mère eut achevé, Fouché referma son carnet après avoir pris la dernière note, et s'adressant à Bernard et à sa femme:

"Je vous demande douze jours, dit-il, pour vous donner une réponse. Si ce que je pense est la vérité, dans douze jours vous embrasserez votre fille...."

— Pourquoi si longtemps? s'écria la mère.

— Parce que ce temps est nécessaire, madame, à l'absence qu'il faut que je fasse.

— Quoi! dit le teinturier, vous croyez donc que ma fille n'est plus à Paris?"

— Je n'affirme rien, mais je le crois."

MM. Gervais et Gorain échangèrent un regard rempli d'inquiétude.

"M. Fouché a raison, dit Brune en prenant la parole à son tour. Si la jolie mignonne était encore à Paris la police l'eût certes découverte."

Le professeur haussa les épaules.

"La police est si mal faite, répondit-il, que cela ne serait point une raison, mais c'est d'après d'autres indices que j'espère être sur les traces de votre enfant."

— La police mal faite! La police de M. Lenoir! dit Gorain en ouvrant de grands yeux et en manifestant un étonnement aussi profond que si le professeur eût énoncé quelque monstruosité inacceptable.

— M. Lenoir sait tout!" ajouta Gervais d'un air doctoral.

Fouché haussa encore les épaules et lança un coup d'œil à Brune.

"Tout est à refaire là comme dans toutes les institutions de nos jours, dit-il en s'adressant à l'étudiant, mais là surtout la reconstruction de l'édifice est nécessaire. Qu'est-ce que votre police avec ses agents ayant pour des grands seigneurs, son lieutenant soumis aux caprices de la cour, ses misérables menées pour descendre à connaître des cancanes de vieilles femmes, ses rapports erronés.... La police est aveugle ou du moins elle a la cataracte! Il faut l'opérer!"

— Chargez-vous de l'opération! dit Brune en souriant.

— Moi? s'écria Fouché. Oh si j'étais lieutenant de police seulement durant une année!"

— Que feriez-vous donc?"

Les yeux de l'oratorien lancèrent un éclair rapide.

"Je ferais de cette institution l'un des grands rouages de l'Etat. Je voudrais ne rien ignorer de ce que je devrais savoir, sans en venir à des tracasseries incessantes pour les habitants paisibles de la France. Je voudrais que pas un crime ne se commît dans les ténèbres, que pas un complot ne s'ourdît dans l'ombre, sans que je ne jettasse sur eux un foyer de lumière. Je voudrais enfin que chaque bon citoyen pût dormir tranquille et que les rues de Paris fussent aussi sûres à minuit qu'à midi. Et cela sera un jour, monsieur, vous le verrez! Non pas que je devienne lieutenant de police, ajouta Fouché en souriant, cela est bien peu probable, mais nous sommes à la veille d'événements graves. Toute la vieille machine sur laquelle s'étaye la monarchie, coulera dans peu, cela est certain, pour faire place à des institutions nouvelles. Eh bien! il se produira à la tête de la police un homme intelligent et alors...."

— En 1800, dit Brune d'un air incrédule.

— Pourquoi pas? quinze années sont plus que suffisantes pour accomplir ce que je prophétise. Ne riez pas! attendez! nous sommes jeunes et nous verrons tous deux ces institutions qui dirigeront le dix-neuvième siècle...."

— Mais, ma fille.... mon enfant? interrompit Mme Bernard qui n'avait pas entendu seulement ce que Fouché venait de dire à Brune, absorbée qu'elle était par une unique pensée.

— Demain, je serai sur ses traces, je vous le promets! dit l'oratorien.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit la pauvre mère, que n'ai-je assez de force pour vous accompagner! Oh! j'essayerai, je pourrai vous suivre.... oui! oui! dussé-je fouiller la terre jusque dans ses entrailles, je retrouverai ma fille.

— Tu te tuerais, dit le teinturier. Ta santé est déjà épuisée. Conserve-toi pour embrasser notre fille. C'est moi qui accompagnerai monsieur.

— Non, répondit Fouché, votre présence là où je veux aller serait inutile et peut-être nuisible, car votre émotion entraverait sans doute mes projets, mais pendant un témoin me serait nécessaire...."

Le professeur regarda MM. Gorain et Gervais. Ceux-ci détournèrent les yeux avec un embarras manifeste.

— Si j'allais avec vous? dit vivement Brune.

— Oh! vous êtes le meilleur des hommes! s'écria Mme Bernard.

— Vous avez vu la jolie mignonne? demanda Fouché.

— Plusieurs fois! répondit l'étudiant.

— Et vous pourriez non-seulement la reconnaître, mais vous faire reconnaître par elle? c'est là le point essentiel.

— Je le crois.

— Et moi j'en suis sûr! dit la mère avec vivacité. Ma fille aimait beaucoup M. Brune, qui ne venait pas une fois chez nous sans donner des bonbons à la pauvre enfant.

— Alors, dit Fouché, j'accepte.

— Quand partons-nous et où allons-nous? demanda l'étudiant.

— Soyez demain matin chez moi à huit heures et vous saurez tout ce que nous devons faire."

En achevant ces mots, Fouché se leva.

"Ne vous reverrons-nous pas? dit Mme Bernard avec anxiété."

— Avant mon départ? Peut-être... Cependant je n'ose pas vous promettre d'une manière positive."

Puis se tournant vers les deux bourgeois:

"A vos ordres, messieurs," dit-il.

Gorain et Gervais souhaitèrent le bonsoir à la malade, et après avoir échangé une poignée de main avec le teinturier, se dirigèrent vers la porte vitrée avec une satisfaction évidente.

"Ne vous dérangez pas, Bernard, dit le futur échevin en s'opposant à ce que le teinturier passât devant pour reconduire, nous connaissons les êtres et la boutique est encore éclairée. Je viendrai vous voir demain matin."

Les deux bourgeois étaient déjà engagés dans l'escalier en colimaçon. Fouché avait pris son chapeau et se disposait à les suivre, mais se retournant tout à coup vers l'intérieur de la chambre:

"Défiez-vous de MM. Gorain et Gervais! dit-il à voix extrêmement basse. Devant eux ne parlez plus de votre fille et redoutez les conseils qu'ils pourraient vous donner!"

— Pourquoi? fit Mme Bernard avec stupefaction.

— Chut! vous le saurez! Adieu, madame. Bon courage. Monsieur Brune! je vous attends demain à l'heure dite, et vous, maître Bernard, souvenez-vous de ma recommandation."

Et Fouché laissant dans un étonnement profond le teinturier et sa femme, descendit lestement les marches et rejoignit les deux bourgeois dans la boutique. Bientôt on entendit la porte se refermer sur eux.

"Cet homme me fait peur! murmura la malade.

— Qui cela? Fouché? demanda Brune.

— Oui. Son regard à quelque chose qui glace.... et cependant il a l'air de s'intéresser bien sincèrement à notre cruelle situation.

— Mais, fit observer Bernard, pourquoi donc nous a-t-il recommandé de nous défier de nos amis...."

— S'il nous trompait...."